

redévirer très vite. Le jeune nègre en bobo, traîné au bout de la corde, le molosse attentif pesant à ses côtés. On avait vu de près ce que lui avaient fait les dents de l'animal. Et le Maître avait voulu que chacun l'observât avant d'y mettre sa pimentade. Le molosse l'avait lacéré mieux que le plus malaisant des fouets et que la planche-à-clous la plus hostile. Le jeune esclave en conserva une démarche de vieillard, une voix bègue et le regard ruiné.

Le molosse avait repris place dans le chenil, sans plus d'énervement, redevenu attentif et placide. L'esclave vieil homme l'apercevait ainsi chaque jour mais ne s'arrêtait jamais devant lui comme le faisait en inconscience la marmaille des esclaves. Car chacun, même le plus fol, évitait de lui faire « prendre » son odeur. Avec elle en narines, il pouvait vous sculpter dans ses rêves, goûter avant l'heure aux splendeurs de votre sang, et surtout vous rattraper à l'aise en cas de fuite sous la décharge. Donc, on évitait de passer là, et les enfants, au fil des traques, abandonnèrent l'idée qu'il était un spectacle. Mais personne ne s'aperçut que le vieil homme esclave, lui, y passait tout du long. Et-cætera de fois par jour, sans zieuter le molosse. Sans prendre de sa hauteur. Parfois même, il passait quand le Maître ouvrait la cage pour lui porter la chair et les matières sanglantes, et lui sourire, le caresser.

Nul ne vit non plus que face à cet esclave vieux-bougre, le molosse se faisait encore plus attentif, un tac plus à l'aguet, une maille mieux à l'affût, en un raidi sans faille de sa carcasse de fer. En créole on crie cela : *vévatif o fandan*.

Le molosse exprimait la cruauté du Maître et de cette plantation. Il était maladivement vivant. Quand le vieil homme esclave longeait son grilage, il le suivait d'un oeil de feu. De temps en temps, le vieux-bougre lui jetait un regard, quelque chose de glissé, et de terne. Et leurs yeux se croisaient sur sept nièmes de secondes. L'affrontement dura ainsi des mois durant. Le molosse ramena des bois six ou sept nègres marons. Il égorga une Congo qui s'était prise d'une décharge. Le temps passant, il semblait encore plus regrettable. Et si les décharges demeurerent régulières (agressions sans man, suicides ou démenes volcaniques de certains), il fut de moins en moins fréquent de voir quiconque s'enfuir en direction des bois. Le molosse montait en face des âmes captives une garde effroyable. C'est dire si l'on fut ébahi de voir que le vieil homme l'avait quand même défié.

Mais comment donc cela avait été possible, pour lui si vieux et si près de la mort ? Je vais, sans craindre mensonges et vérités, vous raconter

tout ce que j'en sais. Mais ce n'est pas grand-chose.

*

Le vieil homme n'a jamais participé aux fêtes d'esclaves ni aux contes de veillées durant lesquels les paroleurs expliquent comment vaincre le molosse. Il ne danse pas, ne parle pas, ne réagit pas aux sonnaillles du tambour. Il paraît inerte mais parvient à décrypter des choses incodables. Sa présence renforce la frappe des tambouyés. Elle leur porte d'obscurs balans qui les combent d'allégresse. Et lui s'en abreuve. Les danseurs — sans même qu'ils s'en rendent compte — trouvent en sa présence des bans de chair insoupçonnés. Les chants aussi l'environnent comme ils environnent les autres. Mais les vieux chanteurs qui vibrent d'automatiques mémoires (belles pourvoyeuses de mots sans nom) cultivent dans l'insu le bonheur qu'il soit là et qu'il les écoute. Tous, sans se le formuler, le soupçonnent d'être un soleil de souvenirs auquel ils tentent de s'adresser. Et lui, impavide, reçoit ce don. Il joue du tambour sans en jouer. Il s'anime dans la danse en restant immobile. Il peuple son âme de choses éparées, déjetées, reconstruites, qui lui tissent une miroitante mémoire. Souvent, de nuit, cette mémoire l'accable d'insomnie.

Le Papa-conteur de l'Habitation était un bougre assez insignifiant (un nègre-guinée à petits yeux, au corps-planche et au dos un peu courbe). Il se transformait en prenant la parole (grands yeux, corps épais et dos à belle équerre). Il aspirait la vie autour de lui pour sustenter son verbe. Et de ce verbe, il éveillait la vie. Il parlait et faisait rire. Et le rire déployait les poitrines, les amplifiait. Les haines, les désirs, les cris perdus et les silences de tous s'exprimaient par sa bouche. Quand le Maître débarquait tout soudain, flanqué d'un commandeur, et qu'il s'asseyait bienveillant aux abords du cercle, avec un galoon de rhum en guise de friandise, et qu'il se mettait à répondre aux Krik-Krak, le Papa-conteur ne troublait pas son verbe. Il poursuivait une parole identique où circulaient des choses que bien peu d'existences pouvaient expertiser. Mais le vieil homme esclave se nourrit de cela. Il débrouille l'obscur parole du conte, connaît haine, désir et peur, éprouve mille histoires venues d'Afrique, mille narrations ramenées des oubliés amérindiens, et du Maître lui-même, et du molosse bien sûr.

La parole du Papa-conteur l'emporte vers des confins étranges. Elle lui donne une chair dans la chair des autres, des souvenirs qui sont ceux de tous et qui les animent tous d'aphasiques lan-

cinances. Le Maître ne peut pas le voir, mais il y a dans le vieil homme tant de bouleversantes présences, qu'il doit (comme les autres esclaves) augmenter l'inertie de sa peau, le désarmé de ses gestes, le rythme de son cœur, le dessin des traits de sa figure. Il doit *aller* avec ces forces en lui, déréglées hors-mesure, qui ne lui expliquent rien de lui-même, ni d'une si vaste vie dans cette mort si étroite.

La nuit, insomniaque échoué au mitan de lui-même, il affronte des béances sans principe, des densités étouffantes, des tempos accolés selon des lois brouillonnes qui ruent dans l'incertain. Des mondes se meurent au fond de lui, et ces agonies ne lui offrent aucun répit, rien qu'un emmêlement que seuls la danse, les tambours, la parole du Conteur (allant incompréhensible) peuvent apaiser. C'est pourquoi on le voit aussi cataleptique dans ces veillées, savourant ce baume étalé sur cette blessure qui se cherche un sens. La parole du Conteur ne lui parvient pas en parole, elle charrie trop de langues, trop de cris, trop de silences ; elle demeure tel un chant génésique au-dessus de son ventre. La gorge resserrée sur quelques impossibles, sans participer aux appels du Conteur, il lui *lance sa présence* comme une main silencieuse. Il lui offre son esprit, des spectres de souvenirs, des douleurs prophétiques qui chatoient dans chaque bout de sa

chair ; sa chair, cette virulence maintenue inerte à laquelle le Conteur sait toujours s'abreuver.

La décharge l'avait flagellé à maintes reprises. Nul n'en avait rien su. Certains ne l'éprouvaient qu'une fois dans leur vie, mais lui l'avait subie presque chaque jour. Jour après jour, et plus souvent quand elle s'épuisait chez les autres. La première fois, elle l'avait tordu sur le sol de sa case, en pleine nuit, avec l'envie irrépressible de hurler-annoué, de dé-courir, de saisir-déraïdir, d'étrangler quelque chose. Il s'était calmé en mangeant de la terre et en se raclant le front contre la paroi. Le frottement avait dégagé une chaleur vibratoire qui lui avait douci l'esprit. Les autres fois, ce fut de jour, dans les champs, dans les charrois de sacs, sur le port, sur les routes quand il servait de cocher, puis dans la graisse des chaudières où sa vie s'épuisait. Et, à chaque fois, son corps devenait une pierre brûlante, un immense ouélélé rétif aux décantations. Il avait eu envie de danser, de bouler du tambour, de brailler ces sons incompréhensibles qui lui haïchaient la tête ; mais, à chaque fois, il s'était retenu, nouant ses gestes et ses actes et ses émotions à dire des lianes autour d'un corps dément. Ainsi, il est devenu aussi placide qu'une eau de marigot. Plus immobile qu'un chapeau-d'eau. Il lui faut vivre en inerte pour contrôler ses volées en décharges. Pas de geste. Pas de

mots inutiles. Pas de hausses des sourcils, de ton levé. Rien que la maîtrise impeccable du mouvement, le murmure de l'esprit et des gestes, la danse du sang réduite au minimum, une éruption qui n'est répertoriée que dans l'immobilité des morts les plus terribles ou des matières les plus inertes. C'est sa seule manière de vivre et d'être — comme nul ne le sait — catastrophiquement vivant.

Il retrouve dans le molosse la catastrophe qui l'habite. Une fureur sans pupilles, qui rue de loin. Ce chaos intérieur charrie des choses qui ne lui sont pas intimes. Il paraît possédé par d'autres présences que la sienne, mais son moi, son être lui-même, il ne le trouve nulle part, aucune vertébrale de mémoire, aucun paradigme constructeur, pièce nerveuse d'un temps où il a été quelque chose de distinct. Rien que ce bouillonnement de violences, de dégoûts, de désirs, d'impossibles : ce magma qui s'exalte dans l'Habitation et qui le constitue au plus vital de son nombril. Et le molosse est aussi comme cela. Mais dans l'impressionnante férocité de l'animal, cette catastrophe a pris convergence : elle s'est transformée en une foi aveugle capable de maîtriser ce trouble né du bateau.

Le vieil homme esclave ne se souvient pas du bateau, mais il est pour ainsi dire resté dans la

cale du bateau. Sa tête s'est peuplée de cette haute misère. Il a le goût de la mer sur les lèvres. Il entend même en plein jour le musée dramatique des requins contre la coque. Il a aussi le souvenir des voiles, des barres, des cordages, comme s'il avait été de l'équipage, et cela se mêle à des visions du pays d'Avant, et même plus que des visions : des femmes, des êtres, des choses, des beautés, des laideurs, qui frétille en lui, qui sont lui, et qui se mêlent aux chaos déclarés. Le molosse est semblable, mais il dispose d'une masse d'instincts qui l'illusionne d'un sens à tout cela. Et ce sens s'est mêlé au goût des charnelleries sanglantes que le Maître lui inculque comme principe d'existence. Il est l'âme désemparée du Maître. Il est le double souffrant de l'esclave.

Notre bougre va et vire autour du chien pour ces raisons obscures. Lui, confronté aux chaos intérieurs, se voit dériver vers l'animal. Il n'a pas besoin de le regarder, le molosse vit en lui. Son air de mort vivant n'a jamais abusé le molosse. Le monstre y perçoit sans doute un charroi de possibles. Il se voit relié à ce vieil homme esclave d'où n'émane aucune onde, rien que la densité brute d'une matière insondable, gorgée de moiteurs et de soleils bridés. La cruelle vigilance du molosse les perçoit confus. À chaque approche, l'esclave vieil homme sent le trouble le chavirer,